J.A. 1000 Lausanne 9

LA DISTINCTION 4

SOCIALE — POLITIQUE — LITTERAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

« Strc prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

20 février 1988
paraît six fois par an

Eh oui, les librairies sont fragiles…

Le texte que voici a été rédigé par la Librairie du Boulevard, à Genève, pour l'association des Librairies du Présent, groupement de petites librairies indépendantes créé en 1984.

TROIS chiffres d'abord. Une librairie moyenne fonctionne dans les conditions suivantes:

- On y trouve entre 12 000 et 15 000 titres en stock permanent.
- Plus de 300 commandes y sont passées chaque semaine à plus de 500 fournisseurs.
- Il est possible d'y accéder par commande à un million de titres dans un délai de un jour à un mois (Suisse, France, Allemagne, Italie, Angleterre) et à plus de 1,5 million si on y ajoute la production des USA.

Tout cela géré par des magasins dont le chiffre d'affaires n'atteint pas le million de francs et où chaque livre stocké, commandé, traité, a une valeur moyenne de moins de Frs 25.– !

1,5 million d'articles différents! Aucune industrie n'en produit autant, aucun commerce n'en met autant en vente. Peut-on imaginer ce que cette masse suppose en réseau de commandes, stockage, magasins de gros, systèmes de distribution, opérations innombrables et minuscules, bref, un travail de fourmi?

Voilà bien le problème : aucun commerce ne doit dominer une telle quantité, et pourtant aucun ne dispose d'un appareil plus artisanal (et parfois plus désuet) et de marges de rentabilité plus étroites que les librairies.

Comparons ces chiffres avec ceux d'un magasin Migros, par exemple. Ce dernier n'a guère plus d'articles différents dans son stock que la plus petite de nos librairies. Mais ses réassorts portent sur des quantités 100 ou 1000 fois plus grandes. Ils se font une fois par semaine ou une fois par mois pour la plupart des articles. Les clients doivent s'y contenter de ce qu'ils trouvent en stock et ne peuvent passer de commandes particulières. Les marges et les économies d'échelle sont élevées. Enfin, le chiffre d'affaires se calcule en dizaines de millions de francs...

Prenons encore l'exemple d'une boutique d'habits. La marge brute (ce qui reste pour payer le loyer, les assurances, les installations, les frais de bureau, les salaires, une fois payée la marchandise au fournisseur) y est couramment de 100 à 150 %. Dans nos librairies, elle atteint péniblement 27 %!

POURQUOI attirer votre attention sur ces chiffres? Parce si l'évolution actuelle se poursuit (et on voit mal ce qui l'arrêterait), des librairies telles que celles du groupe des Librairies du Présent seront bientôt les survivantes d'une époque révolue. Plus personne n'acceptera encore de remplir deux fiches, de faire une lettre, de réceptionner un colis, de payer une facture pour commander un exemplaire d'un livre à Frs 20.–. Pourtant nous le faisons tous les jours, et nous souhaitons continuer à le faire. Nous voulons pratiquer notre métier dans les conditions artisanales qu'il requiert: commandes à l'unité, rapidité des commandes, stockage important et long, service de recherche bibliographique étendu.

Mais il nous paraît urgent de souligner dans quelles contradictions est plongé le métier de libraire, et pourquoi nous faisons (et ferons) de moins en moins de rabais et de cadeaux. Le «cadeau» permanent dont nous vous faisons bénéficier, c'est l'existence même de nos librairies ! Le jour où les livres de vente lente et difficile ne seront plus dans les stocks des librairies et que plus personne ne jugera rentable de les commander à l'unité et gratuitement, ce jour-là, ces livres, devenus inaccessibles, auront dans les faits cessé d'exister.

Ce processus de mort des livres est déjà largement entamé. Il tient à nous — avec votre compréhension et votre soutien — de le contrer ou au moins de le retarder.

Librairie du Boulevard, Genève

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9
Abonnement :
dès Frs 10.–
au CCP 10–220 94–5
Prix : Fr 1.–

Collaborèrent au numéro:
J.-C. Bourquin,
I. Da Cunha,
A. Mérine,
C. Pahud, J. Reymond,
C. Suillot,
J.-P. Tabin

L'Institut prend l'apéro et reçoit le vendredi de 17h00 à 19h00 à la librairie *Basta !!!*

Nous poursuivons notre anthologie des plus grands rhéteurs et stylistes romands. Toutes les propositions de nomination seront les bienvenues.

« Je fais toujours deux choses à la fois : lorsque quelqu'un me parle, par exemple, je pense à autre chose. »
Yvette Jaggi,
Conseillère aux Etats,
in *L'Hebdo*, 23.12.87

« L'éternité n'a qu'une loi : les mercenaires de l'abjection pourrissent dans leur soue et les héros anonymes ou glorieux, qui se battent pour l'Ame, la Compassion et la Liberté conquérante sont immortels. »
Claude Jaquillard,
philosophe,
parlant de lui-même,
in *Construire*, 9.12.87

Un aimable correspondant nous a fait parvenir la nomination suivante :
« J'ai toujours été partisan d'une information dynamique et ouverte, et pas défensive. Je trouve que nous avons une presse qui est parfaitement présentable, pour autant qu'on puisse porter un jugement global; étant bien entendu qu'il y a la partie boulevard de cette presse qui, naturellement, incorpore certains risques quant à la fidélité de la vérité… »
Roger Mabillard,
colonel,
in *Gazette de Lausanne*, 6.12.87

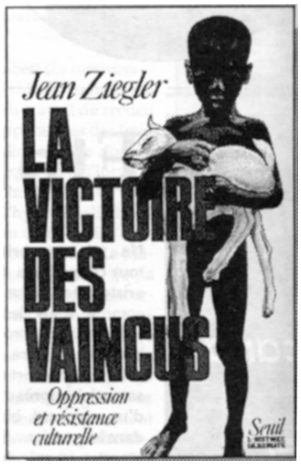
(Annonce)

Chantal Bianchi
Un peuple, une passion
Nicaragua : Maurice Demierre est vivant
La Thièle, 1987, 195 p.

Vendredi 26 février
de 15h00 à 18h30
signature-rencontre-apéro
à la librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4, Lausanne

(Annonce)

Jean Ziegler
La victoire des vaincus
Oppression et résistance culturelle
Seuil, 1988, 246 p.



Vendredi 26 février
de 15h00 à 18h30
signature-rencontre-apéro
à la librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4, Lausanne

(Publicité)

Un grand bouquin plus qu'un grand rom'pol

La lecture de polars n'a jamais été mon habitude. Je ne m'attarde en général pas aux rayons qui proposent des livres à dos noir, dont le papier, d'ailleurs n'est pas de trop bonne qualité. Je m'en éloigne d'une part parce que je n'aime pas leur coté *fast food* : c'est lu en… allez, un trajet Lausanne—Paris (en TGV), mais aussi parce que je sais trop bien leur pouvoir de séduction: je pourrais bien, en me laissant aller, ne lire que ça !

Cette fois, c'est mon libraire favori qui m'a glissé *La fée carabine* entre les mains, presqu'à mon corps défendant. Et je l'ai lu. Et je l'ai parfaitement aimé — comme on peut aimer un livre.

Alors, en quelques lignes, ce qui m'a semblé faire son charme.
Son réalisme social, d'abord. Tous les personnages vivent, nom d'un chien, dans des rues bien réelles, dans un monde politique où les ministres s'appellent Pasquapandraud et pas Martin, où il y a Présidentmitterrand qui veille —le sphinx— sur le monde et où les fachos sont au Front National et pas à la GUTCRA ou au KOTI. Pas d'écran «littéraire» c'est bien ici (ou là) que ça se passe : sous mon nez !

Les personnages, ensuite, qui ne sont pas lâchés, comme ça dans les pages, sans épaisseur, plats comme des limandes-soles, comme dans un sot roman de gare. Il ont tous un je-ne-sais-quoi qui leur donne une consistance, une histoire pour tout dire, qui les rend proches de nous. Du flic à pull-over, terriblement efficace mais perdu dans un labyrinthe personnel qui mêle passé et présent, affection et haine à Benjamin, dont le métier est une telle trouvaille que je ne dirai pas ce qu'il fait, avec sa bande de vieux, ramassés dans le ruisseau, sa famille, pas du tout nucléaire, tous accrochent, parce que Pennac leur donne un passé, une identité qui est crédible et les rend ainsi d'autant plus réels. Comment expliquer combien je m'en suis senti proche, en me disant, au fil de ma lecture: « tiens, j'aurais aussi fait ça » et « c'est bien ce que j'aurais dit… ».

De l'intrigue, enfin, je ne dirai rien, parce que je ne supporte pas les critiques qui éventent leur bouquin, en ne disant pas qui est l'assassin, certes, mais en racontant par le menu comment l'inspecteur mène l'enquête. Qu'on sache simplement que l'auteur connait ses classiques sur le bout des doigts et qu'il exploite parfaitement les ressources de son genre littéraire, doubles discours, faux semblants, références et impasses. Du beau boulot.

Bref, un grand bouquin plus qu'un grand rom'pol. Et je pèse mes mots, parce qu'après l'avoir lu, je me suis dit: « ces polars, c'est quand même, drôlement bien » et je me suis arrêté dans le premier kiosque venu pour acheter le premier Série Noire venu. J'ai été horriblement déçu (que de rimes!), ça n'avait aucun goût !

Comme quoi, après un bon livre, un bête roman policier ne tient pas la route.

J.-C. B.

PS
Un de mes indicateurs m'a signalé que Pennac avait déjà commis un ouvrage avant que ne paraisse *La fée Carabine* et qu'on y retrouve beaucoup des personnages qui en font le charme. Peut-être est-ce là la cause de leur existence si forte ? Mais, faites comme moi, ne lisez pas le premier: une série, ça n'a pas de charme…

Daniel Pennac
La Fée carabine
Série noire, 1987, 309 p., Frs 8.30

Au bonheur des ogres
Série noire, 1985,286 p., Frs 7.80

Tout, tout neuf…

Tardi — Malet
120, rue de la Gare
Casterman, 1988
190 p., Frs 38.–
Le détective Nestor Burma, l'homme qui met le mystère K.O. est de retour. Tardi, qui avait déjà tiré de l'œuvre de Léo Malet un *Brouillard au pont de Tolbiac* un peu nébuleux, vient de faire paraître *120, rue de la Gare*. C'est un roman : des heures de lecture. C'est une BD : des images qui sentent le graillon des années de l'Occupation, autrement plus présente dans les dessins de Tardi que dans les romans de Malet. Des dialogues un peu verbeux certes, mais un montage incomparable et surtout près de 200 pages. (cs)

Martin Veyron
Bêtes, sales et mal élevés
Futuropolis, 1988, Frs 18.–
Incitation à l'infanticide. (cp)

Dodo — Ben Radis
Gomina, le point du jour
Albin Michel, 1988
50 p., Frs 15.–
Un privé, encore, mène l'enquête jusqu'au point du jour. Cinquante pages de nuit noire. (cp)

Muñoz — Sampayo
Nicaragua
Casterman, 1988, Frs 16.70
Un autre détective privé, Alack Sinner, poursuit sa carrière. Muñoz et Sampayo signent là un très bel album : *Nicaragua* où les protégés du Cow-Boy suprême, les *contras*, n'ont pas le beau rôle. (cp)

Fruttero — Lucentini
L'amant sans domicile fixe
Seuil, 1988, 293 p., Frs 27.–
Une femme de l'aristocratie romaine, un homme très mystérieux et séduisant, et à l'arrière-plan Venise en hiver, décrite merveilleusement. Une énigme où l'ironie et le sens du détail vrai se doublent de tendresse et de nostalgie. (jr)

Passé à côté de la gloire

« *Le grand John Fante*» peut-on lire au dos d'un de ses livres. Oui, cet auteur mérite bien cet adjectif. Découvert par Charles Bukowski, vanté par Michel Polac, John Fante, mort en 1983, est passé à côté de la gloire, méritée pourtant. Tous ses livres sont bons, truffés de trouvailles drôles ou bouleversantes, chargés d'émotion et de tendresse. Et pourtant, l'écriture est dépouillée, spontanée. Bien sûr, nous avons affaire à un écrivain-né. Citons le *Canard enchaîné* du 16 septembre 1987 : « *Fante fait gicler les mots avec la puissance et la simplicité de ceux qui savent faire de grands romans avec de la folie bien ordinaire* » .

J. R.

John Fante
Bandini
Bourgois, 1985, 67 p., Frs 30.20
Le vin de la jeunesse
Bourgois, 1986, 229 p., Frs 30.20
Mon chien stupide
Bourgois, 1987, 185 p., Frs 24.30

Itinéraires incongrus

Tabucchi écrit avec le talent de l'historien qui avait égaré certaines notes et se met à raconter… avec le talent du détective à la recherche de pistes, de témoignages. Dans ces nouvelles, la poésie de Pesoa laisse des traces, des lambeaux de mémoire, les noms propres – noms de baleiniers, d'îles, de villes, de femmes – s'y étalent comme comme les couleurs du peintre. Les personnages, Ulysses désenchantés, guettent ou rêvent des signes pour obéir à leur destin, pour poursuivre le voyage, l'errance.

Dans *Nocturne indien*, la couleur est donnée dès le départ, le guide du voyageur « *fournissait sur l'Inde des renseignements pour le moins insolites et apparemment superflus* ». Tout dans cette histoire est affaire d'itinéraires incongrus : ceux que l'on aurait pu prendre, ceux dans lesquels on est entraîné et ceux par lesquels on est attiré.
Un ami qui avait disparu, peut-être volontairement, dans l'immensité du continent indien en est le prétexte. Les étapes et leurs rencontres, les révélations et les coïncidences permettent de reconstituer le voyage d'un autre qui a « *toujours une ville d'avance* »…
Métaphysique et ironie se côtoient dans l'Inde où nous promène le narrateur. Le voyage à la recherche de soi, le « Je est un autre » rimbaldien surgit presque mot pour mot dans la bouche d'un monstre devin, suspendu comme un singe au cou de sa sœur, une enfant rencontrée dans une petite gare de campagne, la nuit, lors d'une escale imprévue.
Et si vous commencez avec *Nocturne indien*, aucune raison de vous arrêter, laissez-vous prendre par les autres : *Petits malentendus sans importance* et *Femme de Porto Pim et autres histoires.*

A. M.

Antonio Tabucchi
Nocturne indien
Bourgois, 1987, 119 p., Frs 18.30
Petits malentendus sans importance
Bourgois, 1987, 182 p., Frs 27.30

(Annonce)

Exposition

Vernissage
le vendredi 4 mars
à 17h00
(jusqu'au 26 mars)

Galerie Basta
Petit-Rocher 4
1004 Lausanne
Tél. 25 52 34

Etoile polar

Un ministre britannique, tout ce qu'il y a de mieux, aristocrate, riche et snob comme seuls les Anglais peuvent l'être, promis à une brillante carrière politique, est retrouvé mort (dans une sacristie), auprès du cadavre d'un clochard bien connu dans le quartier… Suicide ou meurtre crapuleux ?

Lorsqu'on saura que Sir Berowne, dans les dix jours avant sa mort, a rencontré Dieu, quitté sa maîtresse et démissionné de son poste de ministre, qu'une sombre histoire de noyade hante son passé et que finalement rien n'est très clair chez cet homme qui a épousé la carrière et la femme de son frère lors de la mort de celui-ci, on devinera aussi que la résolution de ce cas pour le poète et amateur d'architecture et de musique baroque qu'est l'inspecteur Dalgiesh ne sera pas simple…

Une intrigue passionnante pour ce polar peu ordinaire d'une romancière britannique née en 1920, et qui a travaillé à la section criminelle du Home Office.

J.-P. T.

P.D. James
Un certain goût pour la mort
Mazarine, 1987, Frs 29.90

(Annonce)

Le compromis social-démocrate : travailleurs et classe d'encadrement

Conférence-débat
avec
Alain Bihr
La farce tranquille
Cahiers Spartacus, 1987, 206 p.

au Cazard, salle Rambert, 2e étage
Lausanne, Rue Pré-du-Marché 15
le vendredi 18 mars, à 20h00

• sponsorisé par l'Organisation Socialiste Libertaire
• table de littérature choisie

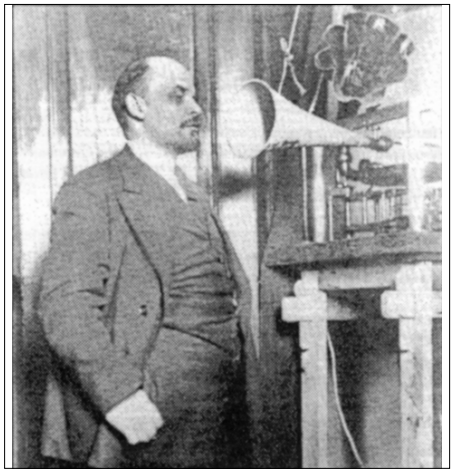
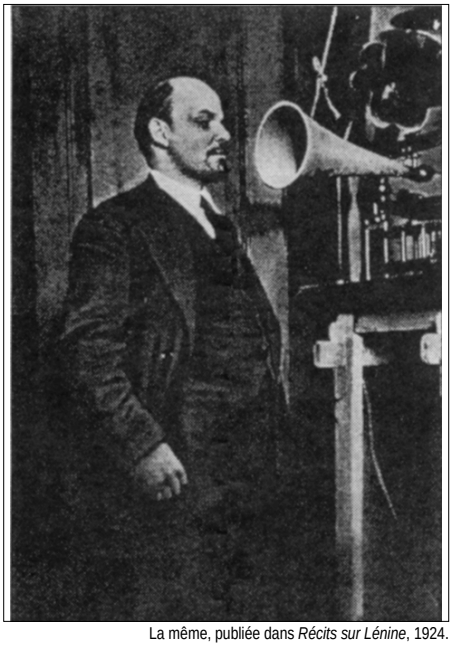


Photo de Lénine prise le 29 mars 1919, publiée dans *Ogoniok* en 1924.



La même, publiée dans *Récits sur Lénine*, 1924.

La braguette de Lénine

Regardez bien ces deux photos de Lénine. Avec soin. Ne laissez pas votre œil glisser dessus comme nous le faisons trop souvent.
A première vue, celle de droite n'est qu'une version un peu assombrie de celle de gauche. Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'une petite intervention à la gouache a gommé quelques plis disgracieux du gilet de Vladimir Illitch et a fait disparaître une boutonnière bien visible à l'origine. Les héros n'ont pas de quéquette et un bon dieu ne saurait pisser.

Un art subtil et délicat

Autre technique, le recadrage d'une photo permet lui aussi d'éliminer les éléments gênants. Une des photos emblématiques du petit grand-père des peuples le montre en chapka sous la neige. Cette image publiée sans cesse en URSS est un fragment d'une vue d'ensemble, comme la plupart des portraits militants de cette époque. Et le coude à droite de l'image est celui de Trotsky, tandis que Kamenev montre son épaule sur la droite.

Une fente dans la photo et les personnages peuvent être resserrés, soit pour exprimer une plus grande proximité, soit pour faire disparaître l'un d'entre eux. Mais le travail doit être fait proprement: souvent un élément de trop indique qu'il y avait là quelqu'un. Par exemple, sur une image des dirigeants tchèques en mars 68 devant l'église Saint-Vit, deux pieds qui dépassent indiquent la disparition photographique et politique d'Alexandre Dubcek.

La gouache permet les retouches, mais aussi l'effacement pur et simple d'un personnage. Ainsi de Carlos Franqui, compagnon renié de Castro, qui se dissout, parfois dans le blanc, parfois dans le noir, sur les photos publiées à La Havane.

Le stade suprême, c'est la confection de photos qui n'ont jamais été prises, soit par retouches successives qui modifient totalement le document d'origine, soit, plus belles encore, par transformation de dessins ou de tableaux en prétendues photos. Staline et Mao ont ainsi le privilège d'avoir passé *après coup* tous les cinq ans environ dans un photomaton, ce qui nous donne ces galeries de portraits télescopés où la lumière du pouvoir illumine déjà le séminariste géorgien et le bibliothécaire hounanais. Comme pour David qui avait ajouté la Mamma dans le *Sacre de Napoléon*, tout devient alors possible, la réalité est totalement malléable. La boucle est bouclée : le tableau remplace la photo et tous les arts sont pompiers.

La photo recadrée, publiée un peu partout à partir de 1930

La photo d'origine : *Pravda*, 9 novembre 1919

Les vessies et les lanternes

Pas de braguette, pas de clopes non plus : les manieurs de ciseaux ont déployé une énergie inlassable à effacer les mégots des lèvres et des doigts de Mao, d'Enver Hodja et de quelques autres. Illustration touchante de la solidarité des tyrans, on vit même Hitler faire effacer des photos de la signature du Pacte germano-soviétique de 1939 la cigarette que Staline tenait à la main. Les retoucheurs chinois ont une obsession particulière pour les habits (neufs) et les cols du Président Mao, qui, un peu fripés à l'origine, sont repassés et amidonnés avec soin. Des censures qui en disent long sur les désirs et les craintes de ceux qui détiennent le pouvoir des ciseaux. Ainsi aujourd'hui en URSS on n'efface pas seulement la tache de vin de Mikhaïl, mais aussi les bijoux de Raïssa. Pourquoi donc ?

A la vue de certaines photos, apparaissent même de curieux cheminements, qui n'ont pas été suivis. Goebbels est effacé en 1937 d'une photo par le preneur de vues d'Hitler. Anastase Mikoyan, qui restera au bureau politique jusqu'en 1966, est rayé d'une image publiée en 1950.

Effacement des vaincus et embellissement des vainqueurs procèdent de la logique inhérente à tout système totalitaire : il faut impérativement faire rentrer la réalité dans les canons de la doctrine, plier les faits aux idées. Une seule règle : prenons des vessies pour des lanternes.

L'obsession des images

Alain Jaubert (*Le commissariat aux archives)*, qui a mené un patient travail de recueil et de comparaisons des images, publie un livre dont le titre indique bien l'inspiration : comme chez Orwell, c'est de l'hydre totalitaire et seulement de lui qu'il s'agit. Un peu réac, Gérard Le Marec (*Les photos truquées*), qui a pris de vitesse son concurrent, donne un livre moins fouillé mais à la perspective historique plus large. Tous deux, déformés par leur labeur d'entomologiste, se laissent malheureusement aller à la détestable *petite histoire* et au culte du ragot. Ces deux livres partagent plus ou moins l'idée que, parce qu'ils échappent au contrôle hypercentralisé des médias, les pays du capitalisme réellement existant échappent à ce type de mensonges.

Utilisation pervertie d'une technique neutre par d'odieux démons politiciens? Non, le truquage est aussi vieux que la photographie, comme la photo porno d'ailleurs. Les cadavres de la bataille de Gettysburg (1863), photographiés par Alexandre Gardner, étaient ses assistants déguisés et prenant la pose, afin d'obtenir des macchabées présentables. La «photo» de l'exécution des généraux Clément et Thomas pendant la Commune est un photomontage maladroit qui n'a guère de rapport avec les circonstances réelles. Pour avoir une photo «historique», symbole de la victoire sur le Japon, on fit rejouer après coup aux *marines* l'érection de la bannière étoilée au sommet de l'île d'Iwo Jima (1945).

Tout cela participe d'une même obsession : avoir à tout prix des images des «grands» événements. On en arrive ainsi à l'«axiome de Zitrone» (Léon), qui est la loi d'airain de tous les journaux télévisés: *un événement n'existe que si on en possède l'image*. Et quand, toujours sur le tard, on s'aperçoit qu'un fait était tout de même important, on applique alors le «corollaire de Paris-Match» : *un événement a nécessairement donné lieu à une image.* Si elle manque à l'appel, il suffit de la fabriquer. Tout peut servir à cela : l'image universellement montrée de la prise du Palais d'Hiver en 1917 est extraite d'un spectacle de 1920, celle du soldat soviétique dressant le drapeau rouge sur le Reichstag en 1945 vient d'un film de 1953. Il n'y pas de photos de la rafle des Juifs parqués au Vel'd'Hiv' en 1942 ? Qu'à cela ne tienne, il suffit de changer la légende des images représentants des collaborateurs retenus dans ce même vélodrome en 1945.

En cadrant un fragment d'une scène, en figeant un instant, celui qui appuie sur le bouton déforme en permanence la réalité, vaste et mouvante. Pourtant, on prend depuis l'invention de Niepce le média le plus mensonger possible, l'image, pour le comble de l'objectivité. La parole et l'écrit ont toujours un émetteur identifiable et donc critiquable, alors qu'on donne sans cesse à la photo la force pachydermique de l'évidence et l'absence d'auteur des pierres.

Aujourd'hui où l'on nous rebat les oreilles d'une soit-disant «civilisation des images», qui traquera les truquages des images qui bougent, télévision en tête ? Lourde tâche, puisque, comme le disait un personnage de Godard dans *Le petit soldat*: *«La photographie, c'est la vérité. Le cinéma, c'est la vérité vingt-quatre fois par seconde.»*

C. S.

Agence Chine nouvelle, 1958

La Chine, n°11, 1976 : Peng Chen, maire de Pékin jusqu'en 1966, destitué par la «Révolution culturelle» est effacé. Son pantalon est toutefois utilisé pour la silhouette qui le remplace. On en profite pour effacer le porteur de panier et rectifier le couvre-chef du militaire derrière Mao : le calot soviétique devient casquette chinoise.

Alain Jaubert
Le commissariat aux archives
Les photos qui falsifient l'histoire
Barrault, 1986,
190 p., Frs 46.10

Gérard Le Marec
Les photos truquées
Un siècle de propagande par l'image
Atlas, 1985,
168 p., Frs 73.30

Les temps sont durs, et les idées sont bien molles

Voilà un livre qui fait plaisir ! Ce petit pavé fait de jolies vagues dans le magma d'ice-cream tiédasse qui tient lieu de pensée à la modernité.

Les soft-idéologues, *« de Fabiard à Léotus, de Jean-François July à Serge Kahn, de Bernard Tapand à Yves Montie, tous affichent le même look branché : modernité souriante et pragmatique, moralisme éclairé mais sévère. Leur credo prêche le management, le minitel et les droits de l'homme. »*

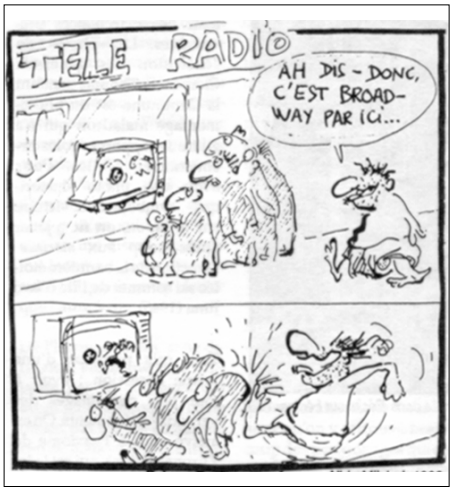
C. P.

François-Bernard Huyghe
Pierre Barbès
La soft-idéologie
Laffont, 1987, 214 p., Frs 25.80

Coca-colonisation

La culture occidentale contemporaine se complexifie. Tellement d'ailleurs qu'ils devient difficile de parler d'**une** culture occidentale. A moins peut-être de l'envisager comme le lien qui unit les cultures, sous-cultures qui cohabitent dans nos sociétés… et dans nos têtes.

Pour apercevoir ce qui nous attend probablement, Alfred Willener s'est avancé en éclaireur dans la jungle américaine, avec des yeux bien aiguisés, aussi efficaces qu'une machette. La tranchée dans cette culture donne *Broadway* et le regard lucide donne le *blues*. L'auteur a construit son livre comme une mosaïque d'analyses particulières : il remonte Broadway Avenue et s'arrête devant chaque vitrine.



Reiser, ***Gros dégueulasse***, , Albin Miichel, 1982

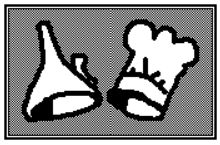
Un attaché case. Objet bien structuré : c'est carré, souvent vide, «inutile», rassurant. L'objet s'accompagne d'une attitude décontractée, se tutoie, entre hommes d'affaires. *« Détaché, parce qu'attaché »* conclut Willener.

Trompette et fusée lunaire. Dans une société où il faut grimper, les trompettistes de jazz s'évertuent à faire reculer les limites de l'aigu. Pour ces «pousseurs de cris» le haut a remplacé le beau, éloge du pouvoir, éloge du progrès.

Travail, télévision, rapports hommes-femmes, pub, musique… par de courtes analyses le piéton de Broadway fait l'inventaire des points de cristallisation de notre univers culturel et aboutit à un plan aérien, tableau pointilliste où les espaces entre les points deviennent aussi signifiants que les points eux-mêmes. Désécurisant sûrement : il faut dire qu'on nous a habitués au pré-digéré, à l'époque du *fast food* de la pensée.

C. P.

Alfred Willener
Broadway blues. *Essai sur la culture contemporaine*
Georg, 1987, 271 p., Frs 32.–



Toqué, le Chef

JE ME FARCIS L'ANANAS

Achetez (ou cueillez) un ananas bien mûr et pas en boîte. Coupez-le en deux, sans l'effeuiller, dans le sens de la longueur, et évidez-le soigneusement, avec une cuiller. Mettez les écorces au freezer pendant 2 heures au moins... Mixez la pulpe et mettez-la à feu doux, dans une casserole, avec le jus d'un citron et env. 150 g de sucre. Cuire doucement pendant 15 min environ Retirez du feu rapidement et refroidir sans raire et sans rêver aux petites radeuses.

Faire bouillir 60 g de sucre et 5 cl d'eau jusqu'à l'obtention de sucre filé (120°) que vous verserez immédiatement et néanmoins délicatement sur 3 jaunes d'oeufs préalablement battus. Pendant l'opération, continuez de battre les jaunes pour éviter que des grumeaux ne se forment.

Ajoutez à cet amalgame la purée d'ananas (purée !...des nanas ? où ça ?!) et 2 décis de crème fouettée. C'est pas parce qu'à ce stade vous avez déjà coupé, mixé, battu et fouetté qu'il faut continuer. Vous incorporez en douceur, merci.

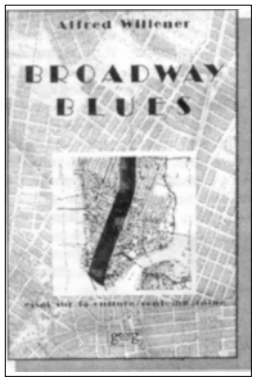
Sortir les écorces du freezer, les remplir avec la préparation, remettre au freezer 3 heures au moins avant de servir.

Pour faire joli, on peut battre en neige les blancs, y ajouter du zeste d'orange coupé fin, décorer les demi-ananas avec cette mixture et les mettre dans un four à 250° jusqu'à ce que le blanc soit brun. Miam.

Le Maître Coq

(Annonce)

Alfred Willener
Broadway blues
Essai sur la culture contemporaine
Georg, 1987, 271 p.



Vendredi 18 mars
de 17h00 à 19h00
signature-rencontre-apéro
à la librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4, Lausanne

(Offre d'emploi)

Terre des hommes

cherche pour son service Amérique latine

une secrétaire-assistante

parfaitement bilingue français-espagnol, très bonnes connaissances de l'allemand et du travail de bureau.

Les personnes motivées par les problèmes de l'enfance meurtrie feront acte de candidature avec curriculum vitae, copies de certificats et photo à :

Terre des Hommes
Recrutement du personnel
Case postale 388
1000 Lausanne 9

Notre feuilleton littéraire :

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découve la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescritible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment…).

La contrainte de l'épisode précédent était de placer dans le texte un certain nombre des *Pensées* du Professeur Gnasso, ce qui a été réussi cinq fois. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre troisième

La prochaine fois T. accomplirait sa destinée : tuer sa propre sœur près d'un bord d'eau sale d'une balle bien ajustée, afin que nul autre ne puisse mêler son eau de Cologne à la sienne.

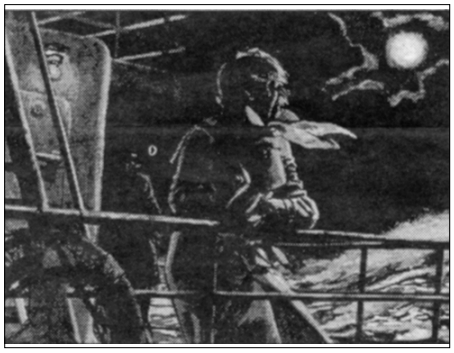
C'est dire qu'il ignorait tout de Marlène, qui ne s'intéressait nullement aux hommes et dont l'univers intérieur avait été marqué par une croisière qui semblait avoir duré mille ans :

Sa Majesté Mitterand était gravement malade et devait être opérée en grand secret pendant le voyage, camouflé en croisière de plaisance.

Un soir, Marlène le vit, pâle sur son trône grenat de velours et, lorsque tous les convives eurent enfin vidé leur dernier verre de rhum, elle s'assit au bas de l'escalier et appuya sa tête contre ses genoux.

Il lui dit : «Je suis un vieux Lion et ton âme est trop blonde, retourne-t-en au port, ô cette nuit est trop rouge.»

Pendant qu'on l'emmenait vers la salle d'opération, elle réalisa qu'il y avait un os : ses pragmatiques conseillers poussant le chariot étaient trop pressés. Encore étourdie, Marlène remonta sur le pont. Il y régnait une atmosphère d'abandon et de fébrilité.



Mézières et Christin, ***Lady Polaris***, Ed. Autrement, 1987

Tel l'albatros lorsqu'il ne vole pas, Sophia, la bonne à tout faire, vautrée dans un canot de sauvetage, rotait sans gêne avant d'entamer un sixième hamburger au label fastueux. Pourquoi cette faim ?

Au bar, seul Lone, le steward anglais, avait aperçu sa Majesté manger sans nappe le poisson offert par sa vilaine bru sel et poivre, l'ogresse de Saragosse.

Assise dans la lingerie, une ex-serveuse du *Mad*, ridée et mal fagotée, affirma étourdiment que nul n'avait revu son fétiche le hamster, dame ! L'avait-on précipité à l'eau ?

Ni ce steward ni cette fille n'étaient dignes de foi, les deux empestant l'alcool.

Dans le ciel obscurci, les colibris, les milans et les hirondelles s'échappaient par milliers de leurs cages éventrées.

Pariant sur un complot, elle interrogea tous les passagers. Le capitaine Frank, fort de ses lectures, rugit : « Tonnerre de Brest ! C'est qu'il aura avalé un bouchon de liège.. Advienne que pourra et comprenne qui voudra ! »

L'abandonnant au flot rance de ses pensées, elle se précipita au Salon vert. Tirée par la manche, Esther son esthéticienne émit cette phrase qui ne trahissait que ses origines : « Er ist am Boulevard. »

Lourde de désespoir, Marlène appuya son corps contre une porte glacée. En ouvrant les yeux, elle aperçut à travers le hublot les médecins tortionnaires greffant dans l'estomac de Sa Majesté Mitterand le roman « Philippe le Bel, fastes et misères des siècles passés », qui lui serait fatal durant les heures à venir…

I. Da C.
(A suivre)